

Les D. O. M. en question
La lézarde d'Édouard glissant ou
La lutte des jeunes contre la départementalisation
Dr. Zana Itiunbe Akpagu
University of Calabar - Nigeria

Résumé

Après deux siècles et demi d'esclavage et un siècle de colonisation, les Antilles françaises sont actuellement assimilées politiquement, administrativement et juridiquement à la France. Comme décrétée par la loi de la Départementalisation, mise en vigueur le 1^{er} janvier 1948, la Guadeloupe, la Martinique, la Guyane française et la Réunion sont devenues des D. O. M. (les Départements français d'Outre-Mer).

Ce rapport entre les îles et la métropole est remis en cause dans la fiction-politique par bon nombre d'écrivains. Édouard Glissant nous apparaît comme le chef de file de l'opposition et son premier roman, *La Lézarde* nous sert ici d'exemple. Les jeunes attaquent de toute leur force ce statu politique. Leur protestation passe par la prise de conscience du petit peuple, la dénonciation vigoureuse de représentants locaux (même par leur assassinat), le rejet en bloc de la départementalisation, à la lutte sanglante pour l'indépendance.

Introduction

La libération nationale et l'émancipation sociale des Antilles sont les tâches du présent et de l'avenir dont nous ne devons aucunement nous laisser détourner par la mystique et la mythologie passésistes. Trois siècles d'obscurantisme, c'en est assez! Finissons-en avec la nuit coloniale! Fok nou ail douvan pou jou ouvè! (Alain Blérard)

Les propos indépendantistes d'Alain Blérard mis en exergue à notre introduction constituent la quintessence du sentiment très répandu dans la littérature antillaise francophone contemporaine. La Départementalisation ou l'assimilation politico-culturelle des îles au territoire français est soumise à un nouvel examen critique surtout par la nouvelle génération d'écrivains comme Bertène Juminer (*Au seuil d'un nouveau cri*), Salvat Etchart (*le Monde tel qu'il est, Les Nègres servent d'exemple et L'Homme empêché*), Laurent Farrugia (*Notre Dame des opprimés ou la cause du peuple et Gagner la paix*) Raphaël Confiant (*Le nègre et l'animal et Eau de Café*), Daniel Maximin (*L'Isolé soleil*), Xavier Orville (*Laissez brûler Laventurcià*), Daniel Radford (*Zone dangereuse*), Patrick Chamoiseau (*Solibo magnifique, Antan d'enfance et Texaco*) . . . la liste est longue.

Cette remise en question se manifeste par la critique acerbe des injustices et des inégalités, sous la Départementalisation, par la revendication des réformes dans la politique, par le rejet total de l'arrangement féodal, par des actes violents contre les représentants locaux des autorités métropolitaines et par la réclamation de l'indépendance

vis-à-vis de la France.

Notons d'emblée que la saga antillaise de l'assimilation et de l'annexion remonte à l'ère de la prétendue "découverte" des îles par Christophe Colomb en 1502 et le débarquement de Belain d'Esnambuc en 1635. Cette dernière date marque le début de l'arrivée dans l'archipel des conquistadores européens qui ont exterminé la population autochtone (les Arawaks). Parce que ceux-ci ont résisté violemment au travail forcé sous le climat hostile et sous des conditions affreusement dures dans les plantations, on les a remplacés avec des noirs d'Afrique.

Conseillé par Bartolomé de Las Casas qui affirma depuis 1511 que le travail d'un nègre est plus rentable que celui de quatre Indiens², on a commencé à signer des contrats pour l'importation massive des esclaves africains. La révolte des esclaves a forcé la main aux négriers et en 1848, la France a aboli l'esclavage après deux siècles de servitude. Après l'abolition, la France a mis en jeu la politique coloniale qui a duré un siècle encore.

En 1946, la France a formulé la loi de la Départementalisation des îles des Caraïbes qui est devenue effective le 1^{er} janvier 1948. La loi a permis à la France d'assimiler complètement les îles au territoire français³. La loi a conféré à la Martinique, la Guadeloupe, la Guyane française et la Réunion le statut de Département français au même titre que ceux de la Métropole. A partir du 1^{er} janvier 1948, jusqu'à nos jours, ces îles sont restées des D. O. M., faisant partie intégrante de la nation française.

Le rattachement continu des îles au territoire français connaît une opposition féroce et une contestation bruyante de la part d'un nombre grandissant d'écrivains antillais francophones contemporains, qui s'érigent en porte-parole du peuple et s'efforcent d'éveiller la conscience de leur peuple au mal qu'incarne la néo-colonisation sous le nom de Départementalisation. Ils se servent de leurs oeuvres comme arme privilégiée de combat, à travers lesquelles ils dénoncent à cor et à cri, la Départementalisation. Voyons, à titre d'exemple, la peinture que Pierre fait de la situation départementale dans *Au seuil d'un nouveau cri* de Bertène Juminer:

"Les impérialistes avaient instauré et légalisé dans tous les pays une caricature de leur société: après l'esclavage, le statut colonial, l'intégration prétendument totale, mais totalement fragmentaire. Chez eux ils rêvaient toujours d'un monde utopique; les structures existants en gênaient la réalisation. Partis ailleurs, où tout concourait en vue d'atteindre à ce rêve, ils n'organisaient que cauchemar. Jamais, ils n'avaient tenu à ce que tu les rejoignes sur leur piédestal. Jamais ils n'avaient consenti à jouer le jeu. Au reste il s'agissait d'un drame. A quel moment t'avaient-ils reconnu le droit d'être toi-même, de penser, d'agir par toi-même et pour toi-même?"⁴.

Pour Pierre, malgré les apparences, le destin imposé aux prétendus "citoyens français" des îles, est le même que celui qu'en avaient subi les esclaves. De sa part, Salvat Etchart voit des ressemblances entre l'époque esclavagiste, l'époque coloniale et l'époque de Départementalisation. Selon Etchart, peu a changé car les îles sont toujours traitées en colonies: dominées et exploitées. Telle est l'opinion exprimée dans *Les Nègres servent d'exemple, Le Monde tel qu'il est* et *L'Homme empêché*.

D'après Etchart, l'assimilation politique fait durer l'aliénation et la Départementalisation parce qu'en réalité, elle est fondée sur la négation de toute spécificité et de toute authenticité chez ceux qui sont assimilés. Ses romans constituent de virulents réquisitoires contre les Antillais d'avoir accepté l'assimilation politique. Sur un ton à la fois intempestif et moqueur, il met en relief le ridicule et le danger d'une politique d'alignement total sur la France.

Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant, Laurent Farrugia, Daniel Maximin, Xavier

Orville, Daniel Radford, ...tous s'accordent pour dire unanimement que l'Antillais, "citoyen français" d'aujourd'hui, connaît *mutatis mutandis*, le même sort que l'esclave d'hier. Au moins, telle est l'impression que donnent leurs romans. En fin de compte, l'abolition de l'esclavage en 1848 et la Départementalisation un siècle plus tard en 1984, apparaissent comme de grandes tromperies; parce que ni l'une ni l'autre n'ont apporté d'amélioration matérielle au petit peuple antillais. Toutefois, c'est avec Glissant que l'on aperçoit le mieux la critique de la Départementalisation.

2. Édouard Glissant et la départementalisation des îles Caraïbes

Édouard Glissant est, à bon droit, le champion de la décolonisation antillaise. Mieux que quiconque, il s'emploie dans ses oeuvres – romans, pièces, poèmes, essais – à mettre en relief les contradictions à la fois insupportables et insurmontables de la loi dite 'départementale'. L'ensemble des romans de l'auteur⁵ constitue une polémique acharnée sur l'appartenance politico – culturelle des Antilles francophones à la France.

Pour Glissant, la Départementalisation ne fait que perpétuer aux îles la présence des négriers d'autrefois. *Le Quatrième siècle* par exemple, fait passer le lecteur, grâce à sa structure, de l'ère esclavagiste à l'époque 'départementale', en passant par le temps de la fausse abolition caractérisée par l'euphorie. Ses autres romans s'emploient à établir une sorte de parallélisme entre la période esclavagiste et les prétendus beaux jours de la Départementalisation.

i. La lutte des jeunes contre la Départementalisation dans la *Lézarde*.

La Lézarde d'Édouard Glissant met en scène un groupe de jeunes progressistes, révoltés et révolutionnaires autour dequel l'action et l'intrigue s'articulent. Cette bande comprend Mathieu Béluse, Marie Célat (alias Mycéa), Raphaël Targin (alias Theël), Pablo, Luc, Valerie et Marguerite Adolé (alias Mycéa)⁶. Ils sont les meneurs de jeu, les héros d'une lutte révolutionnaire, ennemis les plus implacables de la Départementalisation. Ils sont les porte-paroles d'une critique vénimeuse contre l'assimilation politico-culturelle de leur île.

Dans *La Lézarde* on voit une jeunesse qui se veut porteuse d'espoirs collectifs de son peuple, instruments de libération du peuple et moteur de changement social et du progrès. Le roman explore le réveil politique de la jeunesse martiniquaise qui agit conjointement avec le petit peuple, juste après la Seconde Guerre mondiale. En dépit de leur âge (ils sont mineurs), ils se passionnent vivement de la politique et s'intéressent à l'avenir de leur peuple.

Les jeunes appartiennent à la génération qui rêve de l'indépendance, comme opposée à l'assimilation. Leur protestation est fondée sur un principe inébranlable: les îles doivent être autonomes. Rappelons-nous ici qu'à l'époque où Glissant écrivait *La Lézarde*, le sentiment anti-colonial était très vif. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement français, le régime de Vichy avait mis sur place le racisme et le terrorisme aux Antilles par l'emploi systématique de mesures draconiennes.

La situation politique prévalente aux Antilles à cette époque était marquée par la démagogie, l'oppression, la répression et l'intimidation des opposants. Les représentants locaux jouissaient d'un pouvoir illimité et incontrôlé. Ces agents locaux corrompus semaient la terreur, opprimaient le peuple et traquaient les opposants politiques.

Face à cette situation, les jeunes se montrent très déterminés et décidés à lutter. La période a marqué un point très important dans la prise de conscience chez les Antillais. Et Glissant avait affirmé que:

“Pour les martiniquais la libération était le fin du nazisme mais plus

encore la liquidation du gouvernement vichyste raciste chez eux”⁷.

Le ton de *La Lézarde* est donné dès les premières pages: “. . . la terre de Lambriane avait revendiqué une sorte d’autonomie”⁸. Devenue impatiente, la nouvelle génération d’Antillais voudraient, avec une “saveur toute neuve”, rompre irrévocablement et définitivement avec la Métropole:

“Le long isolement imposé par la guerre(...) avait mûri chez ces jeunes gens. La politique était le nouveau domaine de la dignité. Par un accomplissement, une nécessité inexorable toute une génération avait abandonné la naïve crédulité des anciens, dépouillé le vêtement de l’illusoire ressemblance, pour affirmer enfin que l’homme d’ici n’était qu’à sa propre semblance. Les mots prenaient dans ces bouches une saveur toute neuve: il y avait là du soleil, du rêve débridé, une passion de connaissance et la rage de ceux qui savent contre ceux qui oppriment”. (C’est nous qui soulignons). (LL. p. 17).

Déterminée à se séparer de la France, cette jeunesse veut se placer au-devant de la politique de son pays car selon elle:

“La politique n’était plus un vain jeu de personnes acculées à défendre leurs misérables privilèges, leurs positions, leurs situations: elle était maintenant l’image précise de ce drame, la force de ce peuple, le scénario patient dont le déroulement conduisait avec sûreté vers la seule et vraie richesse”. (LL. p. 182).

Ce n’est plus le temps pour des revendications naïves. C’est l’ère de l’action politique concrète. Ils veulent être des participants actifs et des catalyseurs dynamiques. Les jeunes mobilisent les populations exploitées afin qu’elles soient, non des spectateurs attentistes, mais les acteurs de la révolution politique, les héros de leur propre libération.

Les jeunes découvrent leur propre spécificité antillaise face à la Métropole. Le réveil est brusque et total. Pablo, l’un des jeunes, l’affirme en ces termes:

“Aujourd’hui, on peut dire que le temps nous a rattrapés. Voilà, nous sommes en septembre 1945, le 14, un peuple neuf et attentif.” (LL. p. 223).

En ce qui le concerne, le peuple antillais n’a aucune parenté vis-à-vis de la France et si le peuple se retrouve actuellement rattaché à la France sous la loi de la Départementalisation, c’est grâce à une “conquête coloniale”. L’ère de l’inactivité et de l’acceptation de jadis doit être dépassée comme le conseille leur leader, Mathieu: “Il n’y aura plus de contes (...) oublions ces histoires d’un autre âge”. (LL. p. 158).

Glissant confie aux jeunes, la tâche de redonner l’espoir, de montrer la voie et de donner forme aux désirs de leur peuple. Les jeunes révoltés sont très sensibles à la misère du peuple et aux injustices sociales, politiques et économiques sous la Départementalisation. Par conséquent, ils entreprennent l’action concrète de sensibiliser les masses, d’éveiller leurs consciences, de leur donner confiance, dignité et force, par le vote, - procédure qu’ils ignoraient. Et comme le dit l’orateur du parti du peuple:

“Le temps est venu de n’avoir plus peur. Ils nous ont enfermés dans la mer comme des rats dans un cagibi. Mais nous avons fécondé le cagibi, avec notre sueur et notre sang. Il est à nous(...) La question est claire comme l’eau de roche. Il n’y a pas de séparation plus nette. C’est la pure féodalité. Accepterons-nous longtemps encore d’assister à ce spectacle

de leur indignité doublé du spectacle de leur impunité? Tous, soyons les militants de notre foi". (C'est nous qui soulignons). (LL. p. 132).

Avec les jeunes révolutionnaires, les populations s'éveillent et un grand espoir naît. Ainsi, les jeunes progressistes se révèlent comme des semeurs d'idées, des hérauts-éclaireurs qui ouvrent les yeux du peuple, des hérauts-éducateurs qui lui apprennent à se libérer de sa passivité fataliste, à sortir de sa chrysalide de peur, à s'engager dans le combat pour son émancipation et pour le progrès.

Le peuple se laisse peu à peu convaincre par les jeunes avec le temps. Grâce à cette prise de conscience par les jeunes, ce peuple assujéti atteint son plein développement politique comme Thaël le déclare fièrement à Mme Thélus:

"Ce ne sont pas les mêmes hommes (...) C'est le peuple qui marche (...) Ils veulent vivre, ils veulent être dignes de leur vie". (LL. p. 184-185).

Il fallait arracher leur indépendance par un engagement militant. Mais il fallait d'abord sensibiliser le peuple à la nécessité et aux principes de la liberté. La tâche retombait naturellement aux jeunes et à en croire le narrateur:

"Mathieu et ses amis avaient propagé la doctrine des libertés, sans vouloir se limiter (ainsi pensaient-ils) aux cadres d'un parti". (LL. p. 17).

Par raison de cette prise de conscience de ces jeunes, les masses populaires deviennent actives. Elles aussi commencent à prendre conscience de leur situation et luttent désormais avec les jeunes. Libérées de leur torpeur elles se lèvent pour briser les chaînes de l'injustice. Elles sortent de leur apathie et de leur résignation et luttent aux côtés des jeunes. Leur participation dynamique à l'action révolutionnaire des jeunes montre que la mentalité du peuple a subi une évolution positive. Il devient comme Thaël, le paysan, le traqueur de ses bourreaux comme Garin. Pour lui, le moment est venu de dénoncer haut et fort le mensonge colonial car:

"... ce peuple veut être différent, il veut sa place au soleil, il veut défenseur, la liberté" (LL. p. 176).

Il faut donc admettre que les jeunes et les masses luttent contre le statut politique qui exploite et opprime le peuple annexé. Voilà le véritable problème. Ils réclament l'indépendance nationale et cette revendication adopte aussi la stratégie politique. Les jeunes constituent un véritable parti d'opposition qui réussit aux élections.

Le parti des jeunes progressistes indépendantistes se donnait pour tâche d'amener les masses à connaître la source réelle de leurs souffrances et à trouver un remède: à se mettre debout et à rejeter avec leurs votes les assimilationnistes, ceux qui ne défendaient que leurs intérêts personnels.

Les jeunes revendiquent l'autonomie nationale, du moins. Ils souhaitent que cette indépendance ne doive point entraîner de haine entre la France et les Antilles. C'est l'idée chère à Glissant lui-même. On remarque que les jeunes que présente Édouard Glissant dans *La Lézarde* sont les porte-paroles de l'auteur lui-même. On entend la voix de Glissant à travers les propos que les jeunes tiennent, dans leur analyse de la société franco-antillaise telle qu'elle est présentement constituées: injuste, hiérarchisée, antagoniste et divisée entre les assimilationnistes et les indépendantistes.

Glissant est reconnaissant à l'égard de la France de laquelle il se considère comme le fils mais aussi comme étranger. Ce qu'il souhaite c'est au dire de Jack Corzani, "la fidélité dans la séparation et préserver l'estime et la compréhension". L'auteur prête aux jeunes, ses vœux et ses opinions à l'égard de la Départementalisation. Par exemple, les

conseils que donnent les jeunes à leur candidat victorieux sont la quintessence de ce que désire Glissant:

“Dis-leur que nous (...) aimons ce qu’ils ont de meilleur, de vrai. Que nous connaissons leurs grandes oeuvres, que nous les apprenons. Dis que nous disons là-bas le Centre, pour dire la France. Mais que nous voulons d’abord être en paix avec nous-mêmes. Que notre Centre il est en nous...” (LL. p. 227).

Glissant n’a jamais caché sa dette intellectuelle à l’égard de la France, mais son attachement aux valeurs françaises n’a pas entamé sa détermination de lutter contre l’assimilation politique. Bien au contraire! Il est déterminé à assurer que l’idéal de liberté, d’égalité et de fraternité soit enfin concrétisé aux Antilles aussi. Glissant se sert des gens du “parti du peuple, la seule organisation qui défende vraiment le pays” (LL p. 131) pour propager cette idée. En outre,

“Ils exigent les mêmes droits pour eux que pour les hommes du Centre, et un plus grand pouvoir pour les élus locaux”. (LL. p. 131).

Glissant et les indépendantistes sont concients des hésitations de leur peuple. Glissant de sa part, encourage son peuple à faire un choix vigoureux et à penser comme Thaël selon lequel il n’est:

“... de richesses que pour un pays qui a librement choisi l’ordre de ses richesses par telle ou telle organisation qui convient à sa nature” (LL. p. 182).

Ceci suppose qu’ils doivent choisir la dignité dans le sous-développement, la débrouillardise au lieu de la mendicité. Il faudrait laisser de côté le niveau de vie artificiel, disproportionné aux ressources naturelles de leur île. Ils doivent combattre pour leur indépendance, ils doivent renoncer à l’attachement sentimental à la France et à sa culture.

Les jeunes révolutionnaires ont remporté la victoire. Ainsi, ils se révèlent comme des avant-coureurs et annonciateurs des temps nouveaux. Ils ont invité les masses à voter pour les indépendantistes en vue d’ un lendemain meilleur, pour que cessent l’injustice et l’exploitation, pour que demain, le soleil brille pour tous. Cette vision prophétique explique la détermination dont ils font preuve et l’optimisme caractérise la fin du récit, même quand, apparemment le roman se termine sur une note de confusion et d’échec.

Les jeunes sont lucides. Ils ne sont pas emportés par leur victoire facile du moment. Ils ont les yeux fixés sur l’avenir, “dans vingt ans” quand ils jouiront de l’indépendance et en tireront les fruits. Ils savent bien qu’ils se sacrifient pour le futur comme Mathieu le dit:

“... la semence est jetée, d’autres viendront après nous qui seront plus savants; mieux organisées. Je ne crois pas beaucoup à ces élections” (LL. p. 150).

Les vingt ans fixés par Mathieu pour la libération totale se sont écoulés depuis longtemps. Mais on doit reconnaître qu’il existe à l’heure actuelle un changement dans la mentalité des Antillais. Les jeunes dans *La Lézarde* savent bien que l’action politique ne suffit pas, face à la terreur semée par les agents locaux et face à la réalité que le peuple vit dans la peur et l’insécurité. Donc, ils introduisent un élément de violence dans leur lutte.

ii. De l'action politique à l'acte violent: l'assassinat de Garin

La Départementalisation est présentée dans *La Lézarde* comme rapport d'inégalité, de domination, d'exploitation et d'intimidation qu'il faut refuser à tout prix. La stratégie de la campagne électorale adoptée par les jeunes vise à dévoiler la façade de la Départementalisation, à tirer l'attention des populations sur les injustices, les carences et les défaillances des autorités métropolitaines et à nommer ce qui est à l'origine du malheur et de la misère du peuple - la Départementalisation.

Pour Glissant, la Départementalisation a été formulée pour empêcher les Antillais d'agir, de manifester leur sentiments et leurs opinions. L'atmosphère socio-politique est contraignante et étouffante. La population ploie sous le règne de terreur et elle subit les caprices des agents des forces de l'ordre. Les moyens de répression dont usent ces agents comprennent la surveillance policière, les arrestations et l'intimidation des opposants.

Face à l'oppression du peuple et à la répression des progressistes, les jeunes révolutionnaires s'organisent et opposent une volonté téméraire de résistance, de lutte totale. Ils se rendent compte que "l'action verbale" ou "politique pacifiste" ne suffit plus. À l'action politique succède l'action violente, même sanglante. On doit abattre les traîtres. Leur mouvement d'opposition devient une guérilla urbaine. Les jeunes reconnaissent le fait que;

"Le monde colonial lui-même est un monde qui se massacre, il n'y a partout dans l'univers que les larmes et le sang". (LL. p. 104).

Dans ce monde, l'affrontement violent entre le colon et le colonisé est inévitable. Donc, les jeunes décident de répondre à la dynamique de la violence par la violence. C'est dans ce contexte que l'on doit comprendre l'introduction de la violence par les jeunes dans leur lutte de libération. L'homme dominé grandit dans une atmosphère de fer et il doit intérioriser sa violence pour la faire surgir en luttant. C'est en reconnaissant ce fait que Glissant insiste dans *La Lézarde* que:

"Tout homme est créé pour dire la vérité de sa Terre, et il en est pour la dire avec les mots, il en est pour la dire avec du sang" (LL. p. 105).

Au moment de l'écriture de *La Lézarde*, le courant général de la décolonisation se confirmait. L'Algérie, l'un des Départements français d'Outre-Mer (D. O. M.), est entré en guerre pour obtenir son indépendance. Alors, la jeunesse dans *La Lézarde* est consciente que la libération passe par le geste de révolte, par l'agitation politique, par l'action révolutionnaire. Il fallait désormais répondre à la violence par la violence de l'administration et faire la guerre à ses représentants locaux.

Ainsi, après avoir éveillé le peuple, ils s'occupent de l'organiser pour l'action politique et de l'amener à la révolte. C'est toute la stratégie de Mathieu et ses collègues. Désormais, on doit "dire non" avec violence et avec une insistance énergique. Aussi, on doit se battre pour arracher son indépendance par un engagement militant. Comme Mathieu l'affirme à papa Longoué,

"...se battre, il faut se battre!" (LL. p. 140).

En connaissance de cause, les jeunes de Lambriane tuent Garin, un représentant du pouvoir colonail qui "avait été désigné pour étouffer les 'mouvements' de Lambriane" (LL p. 18). Tel était son mandat. Comme Garin déclare fièrement lui-même: "Je représente la loi" (LL p. 95). C'est ici que réside le symbole de son élimination. A travers l'élimination de Garin, C'est bien leur aversion pour le *statu quo*, pour les autorités métropolitaines et pour la Départementalisation qu'expriment les jeunes. Donc, tuer Garin, c'est le triomphe symbolique des révolutionnaires sur l'ordre injuste et sur la force brute. Garin

nous est dépeint comme un personnage odieux, antipathique, hargneux et méchant à qui est confiée la tâche de mater les mouvements des progressistes. Il est :

“Le renégat (...) homme à tout faire: il a tué pour de l’argent (...) Il avait quitté le pays quand les menaces contre lui s’étaient précisées. Il est revenu en vainqueur, chargé d’une mission officielle! Cet homme fruste commande, pression, fait payer à tous le prix de sa peur passée. Plus dangereux que le serpent...” (LL p. 89).

Garin est une personne étirée, sinieuse comme un serpent. Il est l’homme à gage, décrit encore par Mycéa comme “un assassin, un bandit, un spoliateur, un traître” (LL p. 126). L’assassinat de Garin est donc pour les jeunes le fait de terrasser définitivement les représentants détestables de la Métropole. C’est la destruction symbolique de la néo-colonisation.

L’action révolutionnaire des jeunes apparaît comme la seule voie de salut pour répondre à la répression sauvage des forces de l’ordre. L’opposition entre les indépendantistes et les assimilationnistes atteint son point culminant dans le meurtre de Garin. L’élimination de Garin symbolise aussi la destruction de la désunion et comme Thaël l’explique à sa future victime, il veut le tuer :

“...parce qu’à cette époque de notre histoire, nous ne pouvons laisser grandir parmi les frères la haine du frère. Comprends-tu?” (LL p. 113).

Les jeunes se présentant comme la conscience et l’espoir du peuple. C’est pourquoi il existe une relation privilégiée entre les jeunes et le peuple. Il est significatif que c’est Thaël, le paysan et l’homme du peuple, qui est choisi pour effectuer le meurtre. Symboliquement, c’est le peuple qui se libère, qui se défend. C’est la participation active dans la tâche de libération nationale. Il y a un rapport d’affinité, de complémentarité, de solidarité, de collaboration, de complicité et de soutien mutuel. C’est au nom du peuple et pour lequel les jeunes parlent, se sacrifient et donnent leur vie s’il le faut.

L’assassinat de Garin est le résultat de l’effort collectif comme l’affirme Mycéa : “... nous l’avons tous jugé et condamné, nous l’avons tous tué, oui. (LL p. 177). La leçon à tirer de cette victoire, c’est que la révolution unifie le peuple et l’engagement militant encourage la prise de conscience collective. Notons cependant que si les jeunes tuent, c’est la réalité antillaise elle-même qui impose certaines attitudes et choix. Et comme renchérit Mycéa, la choix est entre le mal et le bien, entre la liberté et le joug: “Va-t-en! Cria Mycéa (...) Et il faut chorisir: ou ce traître, ou les fusils (...) Et qui le tue, ce chien? Nous, nous tous, (...) Parce qu’il le faut...” (LL p. 46). Après les élections, Mycéa pense toujours à “la haute juridiction morale de l’assassinat de Garin” et elle excuse la bande des jeunes révolutionnaires “ d’une telle oeuvre d’utilité: abattre un traître. Une qui avait tué et qui s’était encore préparé pour l’exploitation” (LL p. 200). Toutes ces justifications relèvent du fait que Grain incarne la brutalité de l’administration coloniale, il est la personnification de l’injustice de la domination française.

Si la lutte des jeunes est sanglante, c’est l’univers du colonisé qui le dicte. L’élément de “violence introduit est une du monde, après tant de violences oubliées” (LL p. 113). Thaël a le courage de dire à Garin: “Je suis venu pour te tuer” (LL p. 113), car son élimination symbolise de destruction d’un ordre injuste, perpétué et représenté par Garin. Le sang versé ici est purement rédempteur. “Plonger un couteau dans la poitrine d’un homme “(LL p. 90) représente pour Thaël une manière d’affronter le mal qu’incarne Garin:

“Mais ce n’est pas pour le sang versé, c’est pour ce que l’officier prépare pour le malheur qu’il traîne (comme si cette terre n’a pas eu sa part, et

plus)” (LL p. 121).

L’assassinat de Garin est un baptême du sang, “du sacrifice” (LL p. 90). Il faut noter que l’accent que Glissant met sur le sang est sur sa fonction rédemptrice et purificatrice, car Garin éliminé, il ne “pourra plus voter, terroriser, tuer,” (LL p. 146). Il est à noter aussi que ce goût du sang est purement littéraire.

Les propos de *La Lézarde* ébauchent un nouvel essor du fanonisme. Le roman propose la voie révolutionnaire de Frantz Fanon à l’égard de la lutte pour l’indépendance¹⁰.

Dans *La Lézarde*, il y a déjà un vif sentiment de conscience nationale et de liberté qui naît:

“Aussi bien, dans sa souffrance, notre peuple a donné un nouveau contenu, son contenu au mot de liberté (...) Aujourd’hui, le peuple se réveille, comme Lazare, il sort du tombeau. Mais il n’y a plus de miracle. Il n’y aura plus que la vigilance et le combat”. (LL. pp. 133-134).

Tout un peuple se dresse, tout un peuple a choisi la fonction éminente de se libérer en combattant. Ce faisant, les jeunes déclarent fièrement que: “... nous avons décidé d’être chaque jour plus précis, plus près de nous-mêmes (...) C’est tout ce peuple qui a dirigé” (LL p. 212).

Pour Glissant, la lutte contemporaine doit revêtir une caractère révolutionnaire. Pour provoquer ce sursaut collectif, chez ses compatriotes, il présente des personnages combattifs et violents. Si la violence s’avère nécessaire, il faut s’en servir! Tel est le message que véhicule Glissant dans *La Lézarde*.

Conclusion

La Lézarde est le questionnement de la Départementalisation. Et Glissant confie cette tâche à une bande de jeunes garçons et filles révolutionnaires. Par exemple, Mycéa a à peine 15 ans. (LL p. 25). Les jeunes dans le roman jouent le rôle de semeurs d’idées, éveilleurs de conscience, éclaireurs et éducateurs du peuple. Ils parlent pour et au nom du peuple. Ils sont l’espoir d’une avenir meilleur et pour l’indépendance future.

C’est pour forcer un re-examen de ce rapport que Glissant s’engage à mettre en lumière dans *La Lézarde*, les conditions qui l’informent. Pour atteindre ce but, il faut une action concertée des jeunes et des masses, organisée et encadrée par des catalyseurs dynamiques, des héros révolutionnaires. La mission que Glissant assigne aux jeunes est: amener les masses, pas à pas, vers le refus du *statu quo*, vers la révolte et le combat pour conquérir de meilleurs conditions d’existence et transformer la société. C’est la même mission qu’assignent les écrivains africains suivants aux jeunes: Charles Nokan (*Violent était le vent*), Signaté Ibrahima (*Une aube si fragile*), Boubakar Boris Diop (*Le Temps de Tamango*), Mande Alpha Diarra (*Sahel! Sanglante Sédresse*), Z. G. Nokan (*Les petites rivières*) et Amina Ka (*Le miroir de la vie*).

On constate que les jeunes personnages que nous présente Glissant dans *La Lézarde* sont idéalisés et valorisés. Ils sont dotés de qualités: lucides, intelligents, intrépides, courageux et déterminés. C’est pour être en mesure d’effectuer les tâches que la société et l’auteur les proposent. Ils sont équipés pour jouer des rôles de héros dénonciateurs et de héros messianiques qu’ils assument dans le roman. Ajoutons encore que les personnages romanesques de Glissant en général sont conçus comme des amalgames des observations, des pensées et de virtualités de l’auteur lui-même. Comme l’observe Jack Corzani, “l’écrivain se confond avec les voix de ses héros, où l’auteur parle dans ses personnages”¹¹. Cette opinion est corroborée par Jean Laplaine qui considère les personnages de Glissant comme:

“... dépourvus de psychologie, leurs actes sont imprévisibles, conduits qu'ils sont par l'intuition ou la frénésie (...) Ils font figure d'éléments isomorphes. . .”¹².

Les jeunes révoltés sont donc, les porteurs de la vision et de la parole qui sont les leurs. Au terme de notre analyse, concluons en disant que *La Lézarde* évoque l'ère de l'espoir, d'une espérance portée par la jeunesse. Si leurs actions – la victoire électorale et l'élimination de Garin n'aboutissent pas à l'indépendance, elles constituent un appel pour plus de justice dans la société et elle laisse espérer. Ce que les jeunes n'ont pas pu réaliser, les autres viendront le mener à bien. Ils servent d'exemple et leur exemple sera contagieux et il y aura d'autres sursauts populaires.

Notes

1. En créole, cette phrase veut dire: “nous devons avancer pour voir le jour”. Alain Blérard, interviewé par Alain Brossat et Daniel Maragnès in *Les Antilles dans l'impasse?*, 1981, p. 195.
2. Voir Maryse Condé, *Le roman antillais (tome 1)*, 1977, p. 6 et Selwyn Cudjoe, *Resistance and Caribbean Literature*, 1980, p. 8.
3. Aimé Césaire a joué un rôle actif dans l'assimilation des Antilles françaises et dans le vote de cette loi, en contradiction totale des idées exprimées dans ses oeuvres.
4. Bertène Juminer, *An seuil d'un nouveau cri*, 1963, p. 173.
5. Voir *La Lézarde, Le Quatrième siècle., Malemort, La case du Commandeur et Mahagony*.
6. Les jeunes ont adopté des alias en révolte contre les noms imposés par leurs parents. C'est une façon de se franchir de la tutelle parentale. Pour plus de détail, voir mon article: “L'onomastique comme prétexte de révolte aux Antilles: étude anthroponymique des romans d'Édouard Glissant”, AGORA. vol. 1. n°. 1. 1997. pp. 1-15.
7. Édouard Glissant cité par Daniel Radford, in *Édouard Glissant (poètes d'aujourd'hui)*, 1982, p. 18.
8. Édouard Glissant, *La Lézarde*, Paris: Le Seuil, 1958, p. 16. Toute autre référence à ce roman renvoie à cette édition. Dorénavant, les références seront faites immédiatement après la citation. Nous utiliserons les sigles LL, suivi du numéro de la page en question.
9. Jack Corzani, *La Littérature des Antilles et Guyane françaises (tome VI)*, 1978, p. 47.
10. Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, Paris: Maspéro, 1961.
11. Jack Corzani, op. cit, p. 54.
12. Jean Laplaine, “*La Lézarde ou la naissance nécessaire balbutiante d'une littérature*”, CARE, n°. 10, avril, 1983, p. 58.

Bibliographie

- Akpagu, Zana, “L'Onomastique comme prétexte de révolte aux Antilles: étude anthroponymique des romans d'Édouard Glissant”, AGORA, vol. 1. n°. 1. 1997, pp. 1-15.
- Brossat, A. et Maragnès, D. *Les Antilles dans l'impasse?* Paris: L'Harmattan, 1981.
- Chamoiseau, Patrick, *Solibo magnifique*, Paris: Gallimard, 1988.
- Chamoiseau, Patrick, *Antan d'enfance*, Paris: Hatier, 1990.
- Condé, Maryse, *Le roman antillais (tome 1)*, Sherbrooke- Nancy: Fernand Nathan, 1977.
- Confiant, Raphaël, *Le nègre et l'amiral*, Paris: Grasset, 1988.
- Confiant, Raphaël, *Eau de café*, Paris: Grasset, 1991.
- Corzani, Jack, *La littérature des Antilles et Guyane françaises (tome VI)*, Ford-de-France: Desormeaux, 1976.
- Cudjoe, Selwyn, *Resistance and Caribbean Literature*, Ohio: Ohio University Press, 1980.
- Diara, Manda Alpha, *Sahel! Sanglante Sécheresse*, Paris: PA 1981
- Diop, Boubacar Boris, *Le Temps de Tamango*, Paris: L'harmattan, 1981.

- Etchart, Salvat, *Les Nègres servent d'exemple*, Paris: Julliard, 1964.
- Etchart, Salvat, *Le Monde tel qu'il est* (Prix Renaudot) Paris: Mercure de France, 1976.
- Etchart, Salvat, *L'Homme empêché*, Paris: Mercure de France, 1977.
- Fanon, Frantz, *Les Damnés de la terre*, Paris: Maspéro, 1961.
- Farrugia, Laurent, *Notre Dame des opprimés ou la cause du peuple*, Paris: P. J. Oswald, 1976.
- Farrugia, Laurent, *Gagner la paix*, Paris: Seuil, 1958.
- Glissant, Édouard, *La Lézarde*, Paris: Le Seuil, 1958.
- Glissant, Édouard, *Le Quatrième siècle*, Paris: Seuil 1964.
- Glissant, Édouard, *Malemort*, Paris: Seuil, 1975.
- Glissant, Édouard, *La case du Commandeur*, Paris: Seuil, 1981.
- Glissant, Édouard, *Mahagony*, Paris: Seuil, 1987.
- Juminer, Bertène, *Au seuil d'un nouveau cri*, Paris: PA, 1978.
- Ka, Amina, *Le morioir de le vie*, Paris: PA, 1985.
- Laplaine, Jean, "La Lézarde ou la naissance nécessaire balbutiante d'une littérature", CARE n°10 avril, 1983, p. 56-70.
- Maximin, Daniel, *L'Isolé soleil*, Paris: PA, 1987.
- Nokan, Charles, *Violent était le vent*, Paris: PA, 1966.
- Nokan, Z. G., *Les petites rivières*, Abidjan: CEDA, 1983.
- Orville, Xavier, *Laissez brûler laventurià*, Paris: Grasset, 1989.
- Radford, Daniel, *Zone dangereuse*, Paris: Seghers, 1978.
- Signaté, Ibrahima, *Une aube si fragile*, Dakar-Abidjan: Nouvelles Éditions Africaines, 1877.